

Fugues nantaises

Paul Marram

Paul Marram

Fugues nantaises

© Paul Marram, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8616-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Daphné et Mona s'installent dans le café, une grande brasserie de la place Graslin. Daphné tourne le dos à la salle. Mona s'assied contre la vitre, elles ont toujours fait comme ça.

— Tu aurais dû m'appeler plus tôt...

— Oui, c'est vrai. Après avoir arrêté la Catho, en décembre, je me suis sentie un peu perdue. Je ne voulais pas rester chez maman... Nous avons eu un désaccord, assez profond... Je me suis dit que j'avais besoin de mettre de la distance avec le clan, comme tu l'appelles, de rompre avec mes habitudes. Je suis venue à Nantes, je vis chez ma tante... Enfin, j'hiberne plutôt...

Mona semble surprise.

— Tu fais quoi alors ?

— Pas grand-chose... Je cherche du travail... Enfin, vaguement.

— Quel genre ?

— Ce n'est pas un bon sujet de conversation... Commence-toi.

— Bon d'accord... Tu te souviens, je travaillais chez un huissier. Le monde des huissiers m'a permis de découvrir celui des enquêteurs privés. Il y en a un qui cherchait une collaboratrice, c'est assez rare. J'ai fait un stage et voilà... Depuis un an, je travaille dans une agence.

— Tu veux dire que tu es détective privée ?

— Oui... C'est marrant, non ? En fait, pas vraiment... Je ne sais pas si je ferai ça toute ma vie mais je m'y retrouve. Allez, parle-moi de tes projets ...

— Tout arrive en même temps. Je ne sais pas comment m'y prendre, par où commencer... Cela m'angoisse. J'ai l'impression de ne pas être à la hauteur, d'avoir pris une mauvaise décision en quittant mes parents ...

— Vous vous êtes vraiment fâchés ?

Mona regarde Daphné droit dans les yeux pour obtenir une réponse, en vain, elle fuit son regard.

— Tu n'as pas changé... Moi, j'ai changé... Depuis combien temps on s'est pas vues ?

— Trois ans. Tu me trouves l'air paumé ?

— Un peu... Tu veux vraiment travailler ? J'ai une proposition à te faire. Moi, je te verrais bien hôteesse d'accueil, tu sais, les filles dans les salons, les

séminaires. J'ai fait ça pendant quelques mois quand je suis arrivée à Nantes. Sinon, je connais aussi un type qui tient une supérette. Il cherche souvent des caissières...

— Hôtesse d'accueil, tu dis ? Je ne suis pas certaine de pouvoir rester aimable une journée entière...

— Je te parle d'un job, pas d'une carrière... Et puis pour ton appartement, je vais te donner l'adresse d'un notaire. J'ai bossé pour lui...

— Dire que je patauge sans avancer depuis des semaines, je procrastine, je n'arrive à rien... Merci.

— Il y a des moments comme ça, on fait sa mue, il faut un peu de temps. Pourquoi tu as lâché la Catho ? Tu aurais pu continuer...

Les lèvres de Daphné tremblent.

— Ça va ?

— Je n'arrive pas à boucler ma licence... Moi, ce que je veux, c'est me marier, avoir une famille, élever mes enfants. Je n'ai pas envie de faire des grandes études. Pourquoi je devrais faire comme les autres ? En un sens, en abandonnant la fac, j'ai arrêté de faire semblant. Mais, c'est dur... Tout est arrivé en même temps, Martin, mes parents, la fac... Pourtant il n'y a aucun rapport entre ces différents événements. C'est comme si j'avais voulu en finir avec beaucoup de choses, brusquement. À chaque fois, c'est moi qui ait décidé de rompre, de partir mais je serais incapable de te dire pourquoi, il le fallait, voilà tout...

— C'est assez inquiétant, tout ce que tu me dis...

— Pour l'instant, je partage ma vie entre un dictaphone et tante Jo. Je parle dans le vide, je traîne sans rien faire, comme une convalescente. Quand il fait beau, je sors dans le quartier, vers la rue de Strasbourg même si je ne l'aime pas et puis je vais de l'autre côté, jusqu'à la cathédrale où je m'arrête pour prier, pas longtemps, par habitude, pour me rassurer. Je fais bien attention de rentrer avant la tombée de la nuit, ensuite je prépare le repas. Il n'y a rien d'autre dans ma vie. Je ne sais pas si c'est inquiétant. D'une certaine façon, je me protège... Par la fenêtre, je regarde les gens dans la rue avec leurs gros manteaux... Je passe au travers des choses, je suis absente, je ne sens rien, je ne veux rien. Ma tante m'encourage à chercher du travail, elle me donne des conseils. Mais, j'arrive à peine à lire les offres d'emplois, elles me font l'effet des mauvaises nouvelles,

ma vue se brouille quand je les lis.

— Tu devrais te trouver une activité, rompre cette monotonie... Déjà au lycée, tu passais par des périodes de désengagement... Pardon, mais, c'est un peu vrai.

Daphné serre les lèvres mais elle ne contredit pas son amie.

— Appelle cette boîte. Tu ne risques rien à tenter ta chance, c'est juste un essai.

— Merci, Mona. Je vais faire comme tu dis. Je n'en peux plus du regard de ma tante, parfois, je me demande si elle n'a pas honte de moi...

Ce qui m'a frappée, chez Mona, c'est sa maturité, enfin, le contraste avec ma propre immaturité et son assurance. Nous avons le même âge mais nous vivons dans deux univers. Même sa façon de s'habiller (elle porte un jean, une veste de cuir) marque cette différence. Mona n'a plus rien d'une étudiante. Elle ressemble à ces filles qui ont travaillé très tôt, avant leur majorité, et qui mènent une vie indépendante. De toute façon, Mona m'a toujours impressionnée, elle a toujours eu cet ascendant sur moi, un peu comme une grande sœur. Je pourrais même dire que notre amitié repose sur ce rapport hiérarchique, il m'arrange. Comme elle paraît déterminée, indépendante... Pourtant, je ne l'envie pas. Elle vit librement, sans obéir à certaines règles, mais elle paraît très seule. Face à elle, je me sentais larguée, puérile mais beaucoup moins seule.

Je redoutais aussi de me tromper sur son compte, de lui accorder une confiance injustifiée, que j'aurais peut-être regrettée. C'est vilain de dire ça, je sais, mais ça faisait si longtemps que nous nous étions pas vues. Plusieurs fois, j'aurais pu quitter le café sans dire un mot tellement je me sentais mal à l'aise. Mais, elle m'a parlé avec sincérité, j'ai retrouvé la lycéenne, ma copine, je me suis rassurée... Je n'ai rien dit pour maman, enfin, rien expliquer. Je ne peux pas. Même chose pour Martin... Je suis tétanisée. Normalement, je ne devais pas quitter Angers, je ne devais pas chercher un travail... Qu'est-ce que j'ai fait ? Pourquoi j'en suis là? Je sais bien qu'une fugue, ce n'est pas vraiment une décision, qu'il faut du temps mais je commence à paniquer...

J'ai fait des crêpes pour la Chandeleur. Tante Jo en a mangé, elle les a trouvées bonnes puis elle m'a dit que Norbert allait bientôt revenir. Norbert, c'est son amant, enfin je l'appelle comme ça pour ne pas oublier qu'ils ne sont pas mariés... Un vieux couple... J'ai compris qu'elle avait l'habitude de le recevoir chez elle, qu'il aimait bien passer la nuit dans l'appartement de temps

en temps... Bref, je ne peux pas rester ici indéfiniment, je gêne... En fait, tant que Norbert était à Paris, elle était plutôt contente d'avoir de la compagnie. La parenthèse est terminée. Après m'avoir dit ça, elle a encore mangé des crêpes avec un appétit que j'ai trouvé féroce.

Mona surveille la maison d'Ambre Palunard. Le portail s'ouvre lentement, la voiture tourne à gauche. Ambre se dirige vers le nord de la ville. À la manière décidée dont elle conduit, Mona devine qu'elle se rend au même endroit que la veille. Après son arrivée, Ambre ne sort pas tout de suite. Elle semble chercher quelque chose dans son sac ou au fond de la voiture, Mona ne peut pas bien voir. Un homme vient à sa rencontre, il lui ouvre la grille. Ambre marche sur un étroit madrier posé sur le sol comme si elle avançait sur un fil. Mona attend quelques instants puis elle se dirige à son tour vers le chantier. L'odeur de la boue et du ciment frais qui se confondent l'arrête un instant. Après s'être assurée de ne croiser personne, elle pénètre dans le bâtiment faiblement éclairé par une guirlande lumineuse. À droite, une porte donne sur la trémie du garage. Des chuchotements montent du sous-sol. Mona tend l'oreille et elle reconnaît le timbre d'une voix féminine. Mona s'engage avec précaution dans le passage, ses chaussures mouillées se poudrent de ciment. Elle s'arrête à l'endroit où s'ouvre le large espace du garage. Elle écoute mais elle ne perçoit plus aucun signe de présence au sous-sol. Elle hésite longtemps puis elle se retire car des ouvriers se sont rapprochés. Elle remonte vers la sortie en silence. Maintenant, elle attend dans sa voiture. Elle tient son appareil photo dans la main droite, l'objectif est déjà réglé. Peu de temps après, un homme apparaît, il jette un coup d'œil alentour, puis il laisse le passage à Ambre. Mona cadre et prend plusieurs photographies. En avançant sur le madrier, Ambre manque de tomber, comme si ses jambes se dérobaient. Elle a le visage défait. On le voit très bien sur les photographies. Ses lèvres tuméfiées s'écartent autour d'une grimace figée. Ses vêtements sont froissés. Ambre se jette dans sa voiture mais elle ne démarre pas tout de suite. Elle se regarde dans le miroir. Après quelques minutes, elle quitte la rue.

Mona arrive à l'agence.

— Jérôme ? Je peux ? Tu as une minute ?

— Tu en es où ?

— C'est Ambre... Il s'est passé quelque chose aujourd'hui. Je t'avais dit qu'elle allait tous les jours sur des chantiers... Regarde la tête qu'elle avait en sortant... On dirait qu'elle a perdu le contrôle de la situation...

— Effectivement... On a un sujet. Qui sont ces types à côté d'elle ? Des ouvriers ? Il faudrait les identifier.

Le visage de Mona se tend. Jérôme insiste.

— Ce n'est pas facile, je sais, mais le client voudra cette information.

— Pas de problème. Je m'en charge...

— Tu dois en finir rapidement. Des nymphos, comme elle, on en a de temps en temps... Une fois sur deux, il y a quelque chose qui cloche, ce n'est pas une liaison, une affaire de mari cocu. Le psychodrame n'est jamais loin... Alors ne traîne pas.

— J'ai compris... Son mari, le client, celui qui t'a donné l'affaire, tu l'as trouvé comment ?

Jérôme hésite un instant. Il semble partagé entre deux opinions plus ou moins négatives.

— C'est le genre autoritaire, vieux mâle... Ce type ne m'inspire pas confiance, elle non plus d'ailleurs. Je ne serais pas surpris d'apprendre que ces deux-là nous manipulent pour corser leurs mises en scène... Ils se font des films et c'est toi qui tient la caméra, du voyeurisme par procuration en quelque sorte, c'est malsain... Et l'autre affaire, le gérant de bar, tu avances ?

— Patron, c'était hier... Je n'ai pas eu le temps de m'y mettre...

— Là aussi, je te préviens, c'est le monde de la nuit, il faut avancer avec prudence. Je t'ai mis pas mal d'observations dans le dossier, prends le temps de les lire.

— Merci. Je vais appeler le client. T'as vu, son nom ? « Monsieur Paul », ça fait un peu cliché...

— C'est un ex taulard, j'en suis presque certain. Une disparition, c'est toujours urgent, il ne faut pas attendre.

— D'accord.

— Fais gaffe...

Mona ne répond pas. On comprend qu'il s'agit d'une parole rituelle qui les

rapproche sans que l'on puisse deviner le sens exact de ce conseil qui peut signifier « Tu as intérêt à rester loyale » aussi bien que « Fais attention à toi ».

Madame Vacquart se tient derrière son bureau, elle a un regard très mobile, presque divaguant. Elle interroge Daphné qui répond tant bien que mal à ses questions, la voix nouée, presque chevrotante. Après un récit confus de ses années d'études, la jeune femme s'interrompt brusquement, comme si elle ne trouvait plus ses mots. Elle rougit.

— Pour faire court, j'ai quitté le foyer familial, je dois absolument travailler.

— Vous avez des enfants ?

Daphné maîtrise un mouvement involontaire de contrariété.

— Nos équipes interviennent fréquemment sur Paris. Le temps d'un salon, c'est huit à dix jours d'absence et puis il y a les road shows, il faut être disponible... Vous n'êtes pas enceinte au moins ?

— Je suis cent pour cent disponible, madame.

La directrice la fixe du regard comme si elle projetait le faisceau d'une torche dans les ténèbres de sa personnalité... Daphné sourit, gênée.

— Laissez-moi voir votre chignon... Il n'est pas mal... Vous l'avez monté toute seule ?

— Ma mère est très chignon... Moi aussi.

— Bien... Dans ce métier, l'essentiel c'est de rester élégante, quelles que soient les circonstances... Rien de plus simple en apparence mais bien peu de filles y parviennent. J'ai peut-être une mission pour vous, un remplacement. Une collaboratrice m'a lâchée au dernier moment... Comme d'habitude... Vous pouvez commencer demain ?

— Oui, merci madame.

— Et je ne veux pas d'histoires, bien entendu... Vous me comprenez.

L'expression d'étonnement que trahit Daphné incite madame Vacquart à préciser sa pensée.

— Avec les clients, les collègues, les partenaires, enfin, avec tout le monde, de la tenue, pas de familiarités... C'est compris ?

La tante de Daphné est assise dans le salon. Elle a l'habitude de s'installer dans un fauteuil Voltaire de velours prune, au dossier un peu raide. Quand sa nièce entre dans la pièce, elle lève les yeux mais son visage reste impassible. Après un bref silence, une conversation s'engage.

— Je t'ai pris rendez-vous avec le père abbé. Tu voulais le rencontrer, j'ai répondu à ta demande. Ce n'est pas un homme facile, je te préviens. Avec lui, les excuses, ça ne passe pas. Il m'a reproché de ne pas venir à la messe tous les dimanches, ce n'était pas très agréable.

— Merci, tante Jo.

— Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ? Tu es sortie, par ce froid ?

— J'avais besoin de marcher et puis il a fait très beau.

Le silence redescend et s'installe. Daphné ne comprend pas pourquoi l'entretien est si pénible.

— Tante Jo...

— S'il te plaît, cesse de m'interpeller comme si j'étais ta maîtresse d'école...

— Excuse-moi... Je voulais te faire part d'une information. On m'a engagée pour un essai, quelques jours, un remplacement. Je commence demain...

— Je suis très impressionnée. Je te félicite...

C'est dit sans conviction, peut-être avec une certaine ironie. Tante Jo ne pose aucune question, comme si elle savait déjà qu'elle serait déçue par les réponses de Daphné. La jeune fille devine que sa tante n'a pas envie d'entendre ce qu'elle a à dire.

— Ce n'est pas grand-chose, juste un premier job...

— Je m'en doute, dans ta situation, il ne peut pas y avoir de miracle.

— Tu ne veux pas savoir ce que je vais faire ?

Tante Jo sourit nerveusement, On dirait qu'elle vient de se faire mal et qu'elle refuse de l'admettre.

— Il s'agit de travailler dans des salons, des foires commerciales...

— Sois forte... Tu es forte, n'est-ce pas ? Bientôt, tu trouveras une meilleure situation et tu rejoindras les gens de ton milieu.

Daphné hausse la voix.